54e ANNÉE (6e SÉRIE) N° 14 8 AVRIL 1937

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

Mgr A. ROZIER
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
Docteur en Théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

CHRONIQUE D'APOSTOLAT SOCIAL

SOMMAIRE

I. LA LIGUE OUVRIÈRE CHRÉTIENNE (L. O. C.). — 1. Cela vaut-il la peine de s'occuper de la L. O. C.? — 2. Esprit de la L. O. C. — 3. Méthodes et procédés de la L. O. C. — 4. Est-ce la bonne méthode ?
II. L'ESPRIT SOCIAL A TRAVERS LES REVUES. — 1. Pourquoi un chrétien ne peut pas être cégétiste. — 2. Complexité de la représentation syndicale. — 3. Lutte d'influence au sein de la C. G. T. — 4. L'assistante sociale à la campagne. — 5. Pour la famille : intéressant effort patronal et réflexions sur la valeur du travail, sur les revendications familiales. — 6. Une enquête sur l'enfance malheureuse.
III. BIBLIOGRAPHIE. *(Elle paraîtra dans un prochain n°).*

§ Ier. — La Ligue Ouvrière Chrétienne (L. O. C.)[1]

1. — « La déchristianisation des masses au XIXe siècle est le coup le plus terrible que l'Eglise ait subi depuis l'hérésie de Luther : tous les catholiques s'accordent sur ce point. Mais alors pourquoi ne saluent-ils pas tous d'un même cœur le miraculeux épanouissement d'une jeunesse ouvrière chrétienne au sein de notre prolétariat presque entièrement marxiste ? »

Ces lignes sont de François Mauriac, et ce n'est certainement pas à son insu qu'elles paraphrasent les mots bien connus de Pie XI et du cardinal Verdier. Après quoi l'éminent écrivain précise ce qu'a de *miraculeux* (lui même souligne) le mouvement déclenché par l'admirable abbé Cardijn :

« Ces jeunes ouvriers s'avancent à contre-courant : ils disent *non* aux idéologies triomphantes, *non* à leurs intérêts matériels, à leurs passions de classe, à leurs passions tout court. Ils cèdent à une préférence de leur cœur, ils ont retrouvé la source perdue. A Lourdes, les foules tombent à genoux pour de bien moindres miracles... Il ne s'agit plus de jeunes bourgeois qui vont au peuple ; il s'agit de jeunes ouvriers qui vont au Christ. Le Christ ne leur est pas apporté du dehors par des représentants des classes privilégiées. Ils retrouvent en eux, à côté d'eux, celui qui ne les avait jamais quittés. Ils le retrouvent dans ses prêtres, dont plus d'un sont des camarades sortis de leurs rangs et qui, avant d'élever le calice et de rompre l'hostie, ont soulevé le marteau. Il faut que les catholiques de France prennent conscience de ce qui se passe en ce moment même au milieu d'eux : *un extraordinaire miracle de grâce*, et qu'ils ne prêtent pas l'oreille à la calomnie... [1]. »

Nous avons tenu à citer un peu longuement ce témoignage d'un représentant très authentiquement qualifié d'une autre classe sociale. Il suffit donc d'être *chrétien d'abord*, de n'avoir pas laissé affaiblir en soi l'esprit chrétien par un de ces partis-pris auxquels cèdent parfois aujourd'hui les meilleurs eux-mêmes, pour saluer comme elle le mérite cette grande espérance et comprendre du même coup pourquoi l'Eglise ne veut toujours pas d'autre Sauveur que Celui dont il a été écrit : « *Non est in alio aliquo salus.* »

Cependant ce n'est pas, directement et principalement tout au moins, de la J. O. C. que nous parlerons aujourd'hui. C'est d'une émanation, d'un prolongement de cette *Jeunesse*, qui s'épanouit comme toute jeunesse en une maturité connaturelle, de même esprit, dont la préparation virile fait d'ailleurs l'objet de ses plus constantes pensées. Pour bien comprendre ce qu'ajoute à la J. O. C la *Ligue Ouvrière Chrétienne* (L. O. C.), il est nécessaire de se ressouvenir d'une de nos erreurs d'hier, vivement ressentie par les plus clairvoyants, et que déplorait justement l'auteur d'*A Reculons* [2]. Il s'agit de l'*individualisme* qui, dominant dans la société ambiante, toute pénétrée de l'esprit révolutionnaire, avait fini par s'installer dans nos méthodes d'apostolat ellesmêmes.

« Ce n'est pas à des individus seulement qu'il faut rendre la santé, c'est à la société Ce ne sont pas des individus seulement qu'il faut refaire, ce sont surtout des institutions... Si je convertis une ou plusieurs âmes de leur individualisme révolutionnaire, et que je les ramène à Dieu, j'aurai fait une œuvre sainte, mais je n'aurai pas encore fait une œuvre sociale... J'aurai fait une œuvre passagère comme l'individu, mais je n'aurai rien constitué de vivant et de durable. Un des signes caractéristiques de la vie est de pouvoir se perpétuer en se reproduisant. La société est l'institution divine de la reproduction humaine, non seulement pour les propriétés vitales du corps, mais aussi pour celles du cœur et de l'esprit. L'œuvre stable ne

[1] Cette étude étant à l'impression quand a paru l'encyclique *Divini Redemptoris*, il ne nous a pas été possible de l'utiliser. Nos lecteurs, en lisant ce nouvel acte du Magistère, dont l'importance ne saurait être surestimée, ont certainement remarqué qu'en réprouvant une fois de plus le Communisme, l'Eglise redit aussi sa sollicitude pour les masses laborieuses, dont la rechristianisation est la condition première de leur relèvement, et par suite du salut de toute la société.

[1] *Sept*, 12 février 1937.
[2] Cf. *Ami* 1936, p. 30.

consiste pas à soigner une individualité isolée, mais à assurer la perpétuité de la vie par l'organisation de l'institution propagatrice. »

Nul n'en doute, il était bien difficile de faire œuvre vraiment sociale quand les personnes sociales remplissaient si mal leur devoir que souvent il fallait, pour retirer du mal les individus ou les en préserver, se substituer à ces personnes sociales. On a pu ainsi opérer un certain nombre de sauvetages, et ce fut une œuvre excellente.

« Mais cette œuvre excellente ne devient sociale que lorsque les individus auront été façonnés, formés et adaptés à leur rôle social, lorsque ces pierres auront été arrangées en édifice. L'avons-nous fait ? Hélas !... — Quel est l'édifice fondamental de toute société ? — La famille. — L'avons-nous reconstruite ? Il y a dans notre méthode d'œuvres quelque chose qui lui a nui grandement, et c'est pour cela que notre méthode est par certains côtés anti-sociale. Qui ne voit qu'en nous substituant aux personnes responsables, nous les avons encouragées à se décharger de plus en plus de leur responsabilité, et qu'ainsi nous avons aggravé le mal ? Qui ne voit qu'en séparant les membres de la famille dans des œuvres différentes, destinées à la remplacer, nous avons porté les derniers coups à l'arche sainte et parachevé sa dissociation ?

Nous avons voulu sauver des individus, mais nous ne l'avons pas fait par le moyen des personnes sociales. En avons-nous sauvé beaucoup ? De cette immense multitude d'individus qui passent dans nos œuvres, combien en préservons-nous ? Combien persévèrent ? Il faut l'avouer, le succès est une exception. Et si quelques individus font honneur au dévouement dont ils sont l'objet, où sont les institutions vraiment sociales que nous avons préparées ?.. Palliatifs trompeurs, hélas ! qui peuvent corriger momentanément certains effets de la maladie, mais qui en laissent subsister la cause, quelquefois en l'aggravant [1]. »

Rappelons que ces pages furent écrites il y a quelque vingt-cinq ans ; que l'auteur, un Chartreux, a eu tout le loisir de repenser dans le silence et devant Dieu ses expériences du ministère des œuvres ; qu'il a voulu servir et non blesser, bien moins encore décourager. Et s'il se trouve qu'on n'est pas encore universellement revenu des errements qu'il signalait, si cette obstination malheureuse est cause, dans une très large mesure, de l'incompréhension (Mauriac y faisait une allusion douloureuse) à laquelle se heurtent souvent les œuvres vraiment, organiquement sociales, seules capables de refaire une société chrétienne, sans doute n'était-il pas inutile de redonner la parole à un conseiller judicieux, qu'on eût dû mieux entendre hier, mais qu'il reste possible d'écouter aujourd'hui.

Car si la J. O. C., organisation de jeunes, a toujours mis au premier rang de ses préoccupations la restauration chrétienne de la famille, elle n'y pouvait travailler que de loin Les premiers jocistes ont grandi, ont fondé des foyers, et souvent des foyers jocistes, quand ceux qui en allumèrent la flamme s'y étaient préparés simultanément dans les organisations parallèles masculines et féminines. Puis, parmi ceux qui étaient venus trop tard pour s'agréger au mouvement jociste, qui quelquefois avaient pu suivre émerveillés, en l'âme de leurs enfants, l'espèce de transfiguration qu'y avaient opérée des méthodes si parfaitement adaptées aux conditions de la vie ouvrière, un bon nombre conçurent la pensée, émirent l'espoir, manifestèrent enfin la volonté de se consacrer eux aussi, dans une organisation faite pour eux, à la reconstitution, si désirable désormais à leurs yeux, des deux grandes institutions sociales en train de disparaître : la famille ouvrière chrétienne et le milieu de travail chrétien. Le champ s'étendait donc où pourrait naître et se développer le mouvement adulte qui achèverait et couronnerait l'édifice commencé seulement à la J. O. C., toujours, cela va sans dire, dans l'esprit et les cadres qui sont aujourd'hui ceux de l'Action catholique.

Ce qui nous conduit à une nouvelle précision. A ce beau VI^e Congrès catholique de Malines, dont le discours du cardinal archevêque de Paris ne fut pas le moment le moins émouvant, les congressistes remarquèrent, entre bien d'autres manifestations oratoires d'une haute portée doctrinale ou pratique, un discours auquel son auteur, Mgr Cruysberghs, aumônier général de l'Action catholique flamande, avait donné ce titre qui est tout un programme : *l'heure des laïcs*. L'orateur y développait ce thème : « Jamais dans l'histoire de l'Eglise le salut des âmes et de la civilisation chrétienne n'a dépendu autant des laïcs. Plus que jamais le sort de l'Eglise se trouve entre les mains, non des prêtres, mais des laïcs. » D'autres pourraient s'en étonner : pas nos lecteurs, à qui cette idée est à présent devenue familière et qui n'hésitent plus à reconnaître dans le laïcat d'A. C. le remède approprié au laïcisme dont nous avons failli mourir. Mgr Cruysberghs ajoutait :

« Tous les laïcs catholiques, en quelque endroit qu'ils se trouvent, dans quelque milieu qu'ils vivent, et quelles que soient leurs possibilités : le père dans la famille, l'ouvrier à l'usine, le savant parmi ses livres, le financier à la Bourse, l'homme politique au Parlement, doivent vivre leur foi personnellement et apostoliquement. C'est ainsi que nous aurons de nouveau et automatiquement une société chrétienne. »

Et il concluait avec une juste force : « C'est cela l'Action catholique, ou bien elle n'existe pas. »

Qu'on le sache bien : en cela consiste essentiellement le malentendu qui divise encore les catholiques. Des insuccès répétés, douloureux, inquiétants, ont mis au premier plan des préoccupations de tous le souci de l'union entre nous. Tout le monde déplore qu'elle soit si lente à se réaliser. Tout le monde interpelle tout le monde : *Venez vite avec nous !* Le malheur est que, Mgr Bruno de Solages l'a fort justement observé, « neuf fois sur dix le terrain d'entente que l'on propose... aux autres n'est pas le terrain propre du catholi-

[1] *A Reculons*, p. 31-38, pass.

cisme. » Alors ces autres ne viennent pas ; et rien à dire : ils sont dans leur droit. On aura, *soi-disant*, réalisé l'union avec des non-catholiques ; on aura, ce faisant, accentué la division chez les catholiques eux-mêmes, et par là gêné considérablement, paralysé peut-être la seule action qui puisse être décisive pour la reconstitution sociale à laquelle on veut travailler. L'action des laïcs doit être prépondérante : oui, sans doute. Mais il s'agit d'action catholique, avec ou sans majuscule. Plus que partout ailleurs, peut-être, cela s'impose quand il s'agit d'apostolat ouvrier.

« Depuis neuf ans de vie d'atelier (dont huit au milieu de plus d'un millier d'ouvriers) j'ai constaté, pensé, entendu des centaines de fois : Ce qui fait notre mal (j'entends le mal de l'Eglise et du syndicalisme chrétien), ce sont les partis politiques se réclamant comme catholiques... [1] »

Ce témoignage serait aisément corroboré par cent autres. Pas de rayonnement chrétien possible, pas de redressement social profond et durable non plus, sinon par une activité organisée bien franchement et en toute loyauté sur le terrain catholique. Seulement, n'est-ce pas viser trop haut ?

On eût été bien excusable de le croire, il y a dix ans. Or voici ce qu'on pouvait lire dans *l'année sociale 1935-1936*, publication officielle du *Bureau international du Travail* (B. I. T.) :

« La L. O. C. *(Ligue Ouvrière Chrétienne)*, mouvement d'adultes continuant celui de la J. O. C., commence à prendre corps. Le 6 octobre avait lieu une rencontre nationale en France, où elle a mis au point son programme. Il consiste à grouper les familles ouvrières chrétiennes dans une organisation capable d'assurer la formation chrétienne de ses membres, de faciliter l'entr'aide et le soutien mutuels pour développer en tous domaines la solidarité ouvrière, enfin de représenter, en collaboration avec les syndicats chrétiens, les familles ouvrières auprès des pouvoirs publics et des autorités responsables. Loin d'entrer en concurrence avec les Syndicats, la L. O. C. entend leur apporter des militants convaincus. Le domaine des deux organisations est nettement délimité : au Syndicat revient tout ce qui touche aux questions d'ordre professionnel, à la Ligue tout ce qui est d'ordre général, culturel ou religieux. »

Lorsqu'un organisme officiellement neutre fait montre de tant d'intelligente sympathie envers un mouvement qui ne veut être que catholique, comment ne pas déplorer une fois de plus le parti-pris d'ignorance où s'enferment des organes qui se disent tout dévoués aux intérêts de l'Eglise ?

Mais hâtons-nous de mettre au point une information déjà bien dépassée par les événements. La deuxième assemblée générale, en octobre 1936, a en effet réuni 61 délégués pour les ouvriers, 45 pour les ouvrières (contre une trentaine en tout en 1935), représentant 150 sections pour la branche masculine et 80 pour la branche féminine (beaucoup d'autres sont en formation). Autant de centres de rayonnement chrétien ardent et généreux, sympathique et bienfaisant, sur les foyers principalement de nos régions industrielles ; autant d'organes d'où s'élève déjà et montera de plus en plus la meilleure protestation, celle des faits, contre l'odieuse caricature qui représentait l'Eglise comme un monstre enserrant de ses tentacules pour l'étouffer la famille ouvrière, alors qu'au contraire elle lui tend deux bras tout prêts à l'aider, au service d'un cœur qui l'aime : le cœur même du Christ qui ne pouvait mourir.

« *La Ligue Ouvrière Chrétienne* arrive à son heure, a dit le Cardinal Liénart. Elle répond à un besoin. » On sait à présent quel besoin, et en très gros comment la L. O. C. peut y répondre. Regardons-la d'un peu plus près. Un instrument d'apostolat est pour l'apôtre ce qu'est l'outil entre les mains de l'ouvrier ; il faut prendre la peine de l'étudier pour le connaître, et le connaître pour s'en bien servir.

2. — « La L. O. C. n'est pas une amicale d'anciens jocistes, pas plus que la J. O. C. n'est une section de jeunes de la L. O. C. Ce sont deux mouvements autonomes, avec leurs administrations propres, leurs aumôniers généraux et leurs présidents distincts. L'esprit, les méthodes d'action de la L. O. C. s'inspirent, sans doute, de l'esprit, des méthodes de la J. O. C. Mais la L. O. C. s'adresse à des adultes, qui ont une autre mentalité, d'autres besoins, d'autres préoccupations, d'autres possibilités, que des jeunes gens ; elle réunit, d'ailleurs, aussi bien ceux qui n'ont jamais été jocistes que les anciens jocistes. » Mais « l'unité d'esprit sera sauvegardée, les contacts nécessaires établis [1]. »

Ces lignes traduisent excellemment le sain et bienfaisant réalisme auquel se reconnaissent d'emblée toutes nos jeunes organisations d'Action catholique. Il faut y insister pour deux raisons : parce qu'on n'y est plus habitué, et parce que l'Eglise y tient, d'ailleurs pour des motifs péremptoires, y ayant reconnu quelque chose d'éminemment traditionnel.

On n'y est plus habitué... Car on s'était habitué à autre chose, à des simplifications qui paraissaient bien plus commodes, et qu'on a essayé, tout récemment encore, de justifier par des raisons plus spécieuses que solides. « A quoi bon, disait-on, toutes ces classifications, suivant des conditions, multiples et différentes en effet, mais qui n'empêchent pas que les vérités à croire, les devoirs à pratiquer, les moyens de sanctification soient les mêmes pour tous ? Ne risquent-elles pas, au surplus, d'être préjudiciables à l'union des âmes ; et s'il n'est pas possible que la vie ne sépare pas les personnes, sans excepter celles que marque un même sceau chrétien, n'est-il pas du moins essentiel qu'elles reçoivent au point de départ une préparation identique, sauvegarde de l'unité du Corps mystique ? » — Tout cela est peut-être de la meilleure logique ; mais il n'y a pas que de la logique dans la vie, il y a aussi la réalité, à laquelle on se brise quand on n'en tient

[1] D'un ouvrier chrétien dans *Sept*, 19 février 1937.

[1] R. P. Merklen, *Croix* du 1er octobre 1936.

pas assez compte. Évidemment il est bien incommode d'avoir à tenir compte de tant de choses si disparates. Car

« la société humaine, qu'on l'admire ou qu'on le regrette, se différencie de plus en plus avec les siècles... Pas plus qu'il n'y a de chrétien en général, mais des avocats, des ouvriers, des pères de famille, des religieux, des Français, des Orientaux chrétiens, il n'y a un christianisme plénier en général, indépendamment des colorations diverses que doit lui donner la situation spéciale de culture ou de profession de celui qui doit la vivre... Le moyen le plus efficace (d'apostolat) ne sera pas nécessairement celui qui plaît davantage à nos goûts ou à nos conceptions de l'apostolat, bien au contraire celui qui sera capable de faire passer le plus de christianisme possible dans la mentalité et dans la vie de ceux que nous voulons atteindre et convertir. La meilleure méthode d'apostolat est celle qui donne les meilleurs résultats [1]. »

Et c'est, pour le dire en passant, ce qui aide peut être le mieux à comprendre la prépondérance croissante de l'apostolat des laïcs dans l'organisation actuelle de l'Action catholique : ils sont beaucoup plus près que nous, prêtres, des hommes à atteindre, envisagent les choses, la vie du même point de vue qu'eux, partagent leurs soucis, parlent leur langue, peuvent pressentir et donc éviter des malentendus et incompréhensions qui auraient dressé devant nous une barrière infranchissable.

Cependant, n'y a-t il pas danger de créer ainsi un esprit de caste, avec les bas sentiments qui l'accompagnent d'ordinaire en gravitant autour de l'abjecte jalousie ? — L'objection vaut bien qu'on s'y arrête. Mais qu'on y prenne garde : l'esprit de caste, de *lutte de classes,* négation de la charité qui est la grande idée du christianisme, cet esprit détestable n'est pas de sens unique. On voudrait être sûr qu'il ne se rencontre pas ailleurs que dans la classe ouvrière ; malheureusement, si le socialisme auquel les milieux ouvriers se sont montrés hélas si perméables, pousse à la lutte de classes, le libéralisme n'y est pas moins favorable, et il garde encore les faveurs de beaucoup, dans les autres milieux sociaux. Combien crient à la lutte de classes qui devraient bien plutôt se frapper la poitrine ! Un évêque nous confiait hier sa douleur et son inquiétude en voyant des patrons, à la suite de licenciements massifs de personnel, se refuser à réembaucher des ouvriers adhérents à des organisations autres que les trop fameux syndicats indépendants. Comment pourrait-on empêcher les syndiqués chrétiens, témoins et victimes de cette illégalité et de cette injustice, de se poser des questions troublantes ? Les mêmes hommes qui combattent par ailleurs la neutralité scolaire se font *contre l'Eglise* les défenseurs de la neutralité sur le terrain social. Que répondront-ils à ceux qui prétendent trouver l'explication de cette double attitude dans un dessein de domination indirecte d'une classe sur une autre classe, par le moyen de la politique et de la religion ? Quelle effrayante responsabilité ! Ce n'est pas l'organisation, comme telle, d'un milieu qui favorise l'esprit de haine : l'organisation est un multiplicateur capable d'intensifier indifféremment le bien comme le mal. Des individus isolés peuvent avoir le cœur plein de haine, tout prêts à saisir l'occasion d'y donner libre cours. Et par contre, une société fortement organisée, très homogène, peut être aussi animée d'un excellent esprit, qu'elle communiquera même d'autant plus efficacement qu'elle sera plus forte, aux recrues nouvelles qui viendront la grossir : il est sans doute inutile d'apporter des exemples.

Or « l'idée commune à la J. O. C. et à la L. O. C., c'est l'idée-mère que la chrétienté doit à S. S. Pie XI, et qui a trouvé — au témoignage du pape lui-même — une si pleine réalisation dans la pensée et les méthodes que nous devons au chanoine Cardijn. Lorsqu'il s'agit du monde ouvrier, cette idée, et cette pensée, et ces méthodes se traduiront dans cette formule toute simple : il s'agit de transformer — pour la redonner toute au Christ, pour y remettre le Christ pleinement — la vie entière, *la vie totale* de tout le milieu ouvrier. *La vie totale,* c'est-à-dire la vie de *travail,* d'une part, la vie de *famille* de l'autre, à quoi il faudrait ajouter *cette part de la vie* du monde ouvrier qui n'est ni à l'atelier, ni au foyer..., mais un peu partout, là où, même en dehors du travail, le monde ouvrier se retrouve coude à coude, et se sent les coudes.

C'est pour transformer cette vie qu'il faut des militants et des militantes apôtres, *ces premiers apôtres du monde ouvrier* dont parle le Souverain Pontife à la fin de *Quadragesimo Anno...* Une seconde action sera de gagner, de former d'autres militants et militantes, parce qu'il faut, tout de même, *être beaucoup*, pour pouvoir transformer beaucoup. Ainsi donc on gagnera les autres au mouvement, et on les gagnera avant tout..., ah ! pas de pression ici ! pas de carte forcée..., pas de dictature de quelques-uns pour obtenir des inscriptions... Non, ce sont les âmes, ce sont les cœurs que l'on veut gagner uniquement... On les gagnera donc avant tout en faisant sentir l'*amitié* jociste ou lociste. Le « Voyez comme ils s'aiment » dit des premiers chrétiens, sera dit de la J. O. C. comme de la L. O. C., l'essentiel instrument de conquête, dans le Christ, pour le Christ et par le Christ.

Mais il y a trop de souffrance, terriblement de trop, dans le monde ouvrier. Et pour agir contre cette souffrance, contre de néfastes conditions de vie, on tâche de s'organiser, d'organiser des services (chômage, épargne, et pour la L. O. C. spécialement service d'achats en commun, etc.). Et l'on songe à autre chose aussi : on songe à organiser un *puissant mouvement ouvrier — un mouvement ouvrier chrétien* — qui, le jour où il sera fort, pourra parler et agir, soit par lui-même, soit sur le plan professionnel par le moyen des syndicats (en l'espèce, et nécessairement, et plus que jamais, les syndicats *chrétiens*), pour obtenir des changements profonds, étudiés, féconds, durables, dans les conditions de la vie ouvrière ; tout en même temps qu'il obtiendra ou contribuera pour sa part à obtenir, du dedans, par une action profonde sur les citoyens, que se modifie la *vie publique,* la *vie politique* de la nation.

On compte d'ailleurs essentiellement, pour obtenir de tels changements, qui supposent une transformation de l'état économique lui même, de l'état même de la société, on compte dans une

[1] R. P. Merklen, *Croix* du 28 janvier 1937 : « Intensifions les mouvements spécialisés. »

large mesure et dans toute la mesure du possible, sur d'autres mouvements agissant en d'autres milieux. On espère, et c'est un espoir auquel on ne peut renoncer, et *rien que cet espoir énoncé suffit à creuser un abîme entre le mouvement ouvrier chrétien, et tout mouvement ouvrier quel qu'il soit se réclamant de la lutte des classes...*, on espère, dis-je, que d'autres mouvements travaillant parallèlement, dans le monde paysan, bourgeois, marin, etc., s'attelleront à transformer, eux aussi, ces mondes divers. On ne croit pas que cela soit impossible, parce que l'on croit que le Christ peut tout... Et quand bien même la société paraîtrait s'écarter pour un temps de cet idéal d'harmonie des classes dans ses efforts de rénovation, on sait que, tôt ou tard, il faudra bien en revenir là. Et l'on préservera en soi, jalousement, et l'on s'efforcera de réaliser, au sein parfois des pires difficultés, tout ce que l'on pourra, tout ce qu'on sauvera de ces essentiels principes chrétiens, prêts pour l'heure qui viendra un jour, si du moins l'on fait son devoir, d'établir la vraie paix sociale, celle qui changera réellement, et profondément, l'ordre injuste, l'ordre violent qu'est l'ordre actuel, en tuant dans les cœurs la violence, au lieu de la faire changer de camp [1]. »

Voilà ce qu'on veut faire. Et voici maintenant ce qu'on fait. Nous pourrions citer indéfiniment des anecdotes typiques, souvent des plus émouvantes. Bornons-nous à trois.

Une des pratiques les plus en honneur à la L. O. C. comme à la J. O. C., c'est la charité pour les malades, l'aide apportée au *Christ souffrant* dans nos frères. Un jeune ouvrier chrétien travaille, perdu au milieu d'une masse indifférente ou hostile, dans une usine où les idées « avancées » dominent, où un patron surtout n'est pas aimé. A tort ou à raison ? Tout simplement peut-être, en définitive, parce qu'il n'est lui-même pas heureux. Or ce patron vient à tomber malade, il entre à l'hôpital, on apprend qu'il n'y a pas souvent de visites. Comme si c'était la chose la plus naturelle du monde, le petit ouvrier se met en devoir d'aller chaque semaine visiter le *Christ souffrant*. Certain dimanche, il est frappé d'une altération inquiétante dans les traits du malade. Alors avec la rude franchise, mais aussi ce « cœur sur la main » qu'on trouve encore, grâce à Dieu, si fréquemment dans le monde ouvrier, le brave petit gars va tout droit à son grave devoir de chrétien : « Vous savez, Monsieur, vous n'avez pas l'air bien. Si vous étiez mon père, je vous dirais : il faut voir un prêtre. » Après quelque hésitation, le malade acquiesce. Le petit ouvrier s'empresse d'aller chercher son aumônier, s'imposant la dépense appréciable pour lui d'un taxi, parce qu'il a peur de ne pas arriver à temps. Une générosité si délicate et qui n'a que Dieu pour témoin, n'est-ce pas beau ?

En Belgique, une petite jociste flamande entre en service dans le ménage d'un universitaire de marque. La famille est israélite : aucun apostolat possible, à ce qu'il semble. Reste l'action indirecte

[1] « Pour essayer de mieux comprendre l'esprit de la Ligue Ouvrière Chrétienne, » dans les *Dossiers de l'A. P.*, 25 juillet 1936.

d'un service irréprochable joint à un parfait caractère, le tout en dépendance toute simple d'une vie religieuse exemplaire. Et il faut croire que c'est encore le meilleur prosélytisme qui soit. Car l'un après l'autre, la jeune fille et le jeune homme de la maison, étudiants l'un et l'autre, réclament le baptême, demandant gentiment à la petite bonne de vouloir bien leur servir de marraine. Et ce n'est peut-être pas fini [1].

Chez nous, en Normandie, à Laigle, il y a un mois, le local de la J. O. C. est saccagé lâchement par les communistes : l'*Humanité* accrochée au mur signe authentiquement cet exploit. Et voici la réponse des jocistes : — « Ils préviennent leurs camarades communistes qu'il sera inutile de monter la garde autour de leur salle de réunion, car ils leur donnent l'assurance qu'ils n'emploieront jamais à leur égard les mêmes méthodes. »

Mais pour ôter aux destinataires la tentation de confondre avec l'inavouable faiblesse la divine douceur, arme invincible de la force au service de la charité, ils ajoutent : — « Pour les jocistes, *la main tendue* signifie tout autre chose que violence et désordre. A la faucille et au marteau ils préfèrent le doux Christ aux bras *tendus* qui est pour eux le modèle et l'idéal de l'ouvrier. »

On le voit à ses résultats : le jocisme, dont le locisme (mots nouveaux à réalités nouvelles) n'est que l'épanouissement, est un mouvement complet, une action qui se suffit, le principe d'une formation souverainement compréhensive grâce à laquelle l'ouvrier sera tout prêt à réagir spontanément en vrai chrétien dans toutes les occasions, si diverses soient elles, où la vie le requerra. Après quoi on ne s'étonnera pas de lire, par exemple, en la *Semaine religieuse de Cambrai*, dans un article intitulé *Intensifions le mouvement jociste*, un appel comme celui ci :

« Tout le monde est d'accord aujourd'hui pour reconnaître que le Jocisme apporte au problème de la jeunesse salariée et de la classe ouvrière la formule de solution la plus opportune et la plus riche de promesses... *Il y a trop peu de sections jocistes*, nous disait récemment Mgr l'archevêque, *pour le nombre de centres ouvriers et étant donné le temps mis à lancer le mouvement.* Si ce n'est pas un reproche, c'est au moins un regret. Qu'est-ce qu'on attend dès lors pour aller de l'avant ? »

Et on comprend le jugement du Cardinal Secrétaire d'Etat, envoyant à la J. O. C. la bénédiction de Pie XI malade, avec ses vœux ardents pour le Congrès jubilaire qui doit se tenir à Paris en juillet prochain :

« Dans le cadre de l'Action catholique, elle (la J. O. C.) réalise un tout homogène et complet, qui se perfectionne sans cesse, qui s'épanouit en un

[1] Signalons en passant que la J. O. C. F. a formé des sections de bonnes et s'occupe avec un soin merveilleusement intelligent et adapté de leur éducation appropriée à leurs devoirs. Un bulletin mensuel *En service* (à la *Jeunesse ouvrière féminine*, 246, boulevard Saint-Denis, à Courbevoie) est l'organe de ce très intéressant groupement.

ensemble d'organisations étroitement accordées, participant aux mêmes soucis d'apostolat spécialisé, telles que la J. O. C. féminine, déjà si florissante, le Pré jocisme pour les enfants, et pour les adultes la *Ligue Ouvrière Chrétienne* des deux sexes, qui est l'aboutissement normal de la J. O. C. »

3. — Avant d'ajouter à cette présentation quelques compléments sur les méthodes propres à la L. O. C. et ses moyens d'action, nous tenons à bien préciser qu'il ne saurait être question de recueillir ici les informations nécessaires au lancement d'une section nouvelle. Certes, l'entreprise n'est pas de celles devant lesquelles il est prudent de... s'abstenir ; et parce que, à la L. O. C., on se fait une loi de proscrire tout ce qui sent l'artifice, on pourrait être tenté de se dire que tout le monde peut réinventer pour son compte la L. O. C. Ce serait bien la pire des illusions. Il faut le redire : la L. O. C. ne pourra nous donner tout ce que nous sommes en droit d'en attendre que quand elle se présentera en fait comme un *puissant mouvement ouvrier chrétien*. Des improvisations *particulières* donneraient inévitablement naissance à des groupements *particularistes*, qu'il serait ensuite impossible de rassembler, d'organiser, d'utiliser ; inutile d'y revenir après ce que nous a révélé l'étude des relations à établir entre la *Paroisse et les Œuvres* [1]. Mais il y a plus. On se tromperait lourdement si l'on s'imaginait qu'il soit facile, en pareille matière, de secouer l'artificiel pour retrouver la nature, et surtout la nature relevée, enrichie par la grâce. Ce serait oublier tout simplement à quel point, comme toutes les autres, la classe ouvrière pâtit de cette apostasie collective dont nous recueillons aujourd'hui les fruits amers.

Et cela se manifeste en tout. Qu'on pense à cette question des loisirs, à laquelle l'évolution économique et sociale donne une importance chaque jour croissante. Imagine-t-on qu'il soit si aisé, dans le monde où nous sommes, à une famille ouvrière même honnête et chrétienne, de se défendre contre la séduction des distractions et divertissements frelatés ? Et les relations obligées entre familles que rapprochent la profession, le voisinage, les liens du sang parfois, que de problèmes posent-elles, souvent des plus délicats, qu'il serait bien imprudent à un prêtre de vouloir résoudre tout seul !

La L. O. C. a édité d'excellentes plaquettes, fort bien étudiées, qui sont des comprimés d'expérience : pour préparer un lancement heureux, donc pour faire œuvre utile, elles sont pratiquement *indispensables* [2].

Sous ces réserves qui s'imposaient, voici quelques exemples qui permettront de porter un jugement objectif sur les méthodes locistes.

« A la vérité, écrivait récemment M. Jacques Chevalier, ce n'est pas l'intelligence qui manque le plus souvent aux hommes : c'est le caractère, c'est l'indépendance d'esprit, c'est le courage ; le courage d'être soi, de penser le vrai jusqu'au bout, de le faire sans rien redouter du jugement des puissants et des multitudes [1]. » C'est vrai en tous les milieux, parce que partout l'habitude est prise de « ne pas s'en faire » pour des misères, des injustices, des états de choses intolérables, auxquels il est évidemment assez commode de déclarer qu' « on n'y peut rien ». Rien n'est plus urgent que de secouer cette « résignation » veule en provoquant un noble sursaut du sentiment de la responsabilité personnelle du chrétien ; pas d'autre moyen de former les *chefs* qui demain supplanteront les *meneurs*. Or, « ce qui caractérise le lociste, encore plus que le jociste, c'est qu'il se sent un *responsable*. Il est au milieu de sa classe (comme au milieu de sa famille) celui qui ne se dit jamais : « Cela ne me regarde pas », lui qui se sent chargé du Christ, au sein du monde ouvrier adulte, et lui qui se sent, au regard du Christ, chargé de ce monde ouvrier [2]. » Il ne serait certes pas sans intérêt de voir comment se fait l'éducation progressive méthodique de ce sentiment, selon les procédés éprouvés à la J. O. C., c'est-à-dire au contact des faits repensés en cercle d'études de militants, par les locistes eux-mêmes, guidés dans ce travail par leurs prêtres. Nous répéterions du déja dit : tant de choses nouvelles nous sollicitent !

En premier lieu ce caractère fort original de la L. O. C. : elle est un mouvement *familial, mais non pas mixte*. « Simple comme la vie et complexe comme elle, » disait-on déjà de la J. O. C. ; c'est bien cela. Mais encore, qu'est-ce à dire ? Ceci : que tout en étant une organisation ayant pour base la famille, la L. O. C. ne perd pas de vue tout ce qui caractérise tant l'homme que la femme, et qu'en toutes choses elle en tient compte. Il y a une branche masculine et une branche féminine, il y a parallélisme dans l'action, accord concerté entre les deux, mais sans la subordination qui dans la communauté conjugale est nécessaire pour assurer l'unité. Suivant les tâches à entreprendre, il y aura prépondérance de l'un ou de l'autre élément, celui qui est le mieux désigné pour cela. « S'il s'agit par exemple de conquête de foyers, de pénétration de ce milieu que constitue un quartier ouvrier, les femmes ont le pas sur les hommes » : car ce sont elles surtout qui font ce milieu. Et parce que le rôle de la femme est particulièrement lourd dans les ménages ouvriers, parce que souvent le besoin d'aide s'y fait impérieusement sentir, cette chrétienté en petit qu'est la L. O. C. a de belles tâches à offrir aux dévouements inemployés, à ces inépousées par nécessité ou par choix, qui grâce à elles ne deviendront jamais des « vieilles filles ». Aussi bien, n'y a-t-il

[1] Cf. *Ami* du 9 avril 1936, p. 241 et s.

[2] *Vers la L. O. C*, 1 f. ; — *Pour commencer la L. O. C.*, 1 f. 50 ; — franco, à la *Ligue Ouvrière Chrétienne*, 244, boulevard Saint-Denis, à Courbevoie (Seine).

[1] *Bulletin de l'Union nationale des Membres de l'Enseignement public*, février 1936.

[2] *Dossiers de l'A. P.*, loc. cit.

pas dans tout organisme des besognes de documentation, propagande, administration, services divers comme achats en commun, assez accaparantes pour n'être bien accomplies que par des militants et militantes célibataires ? Il y a place pour tous à la L. O. C. parce qu'on y prend soin de tous, parce qu'on sait aider chacun à y trouver sa tâche dès là qu'il y est venu pour cela.

Pourtant, il est bien clair que normalement les réunions sont familiales. Ce serait proprement un non-sens que de les concevoir autrement. C'est vrai des *assemblées familiales,* qui arrivent à grouper parfois 300 personnes, où de petites causeries éducatives alternent avec des chansons ou autres éléments récréatifs. C'est vrai aussi de ces merveilleuses *récollections familiales* qui ne sont pas ce qu'il y a de moins original à la L. O. C. A la maison de retraite se rendent non seulement les familles, mais des membres célibataires ou au besoin des jeunes filles de la J. O. C. F. qui s'occuperont des enfants, tandis que les parents suivront les pieux exercices : en effet, des jeux seront organisés et aussi un jardin d'enfants, qui laisseront aux mamans une liberté suffisante. Un questionnaire a été préalablement remis aux retraitants. Une instruction en fait le commentaire, après quoi on se réunit par ménage pour réfléchir, prier, conférer (individuellement ou ensemble) avec le prédicateur. La matinée est complétée par une deuxième prédication qui, cette fois, est double (deux prêtres reprenant le même sujet séparément pour les messieurs et pour les dames), et par une visite à la chapelle. Même programme après midi, mais avec une réunion générale, et devant le Saint Sacrement exposé une courte prière finale par un ménage, mari et femme l'un après l'autre : ce n'est pas le moment le moins émouvant. Voilà de quoi former des chrétiens cent pour cent. — Chimérique, irréalisable ? Non, car *cela se fait*. Peut-être croira-t-on sur parole celui qui écrit ces lignes s'il ajoute qu'après avoir goûté de ce ministère, un prêtre se moque bien des agitations politiques, quelles qu'elles soient, et que *dur comme fer* il croit possible « une nouvelle chrétienté ».

Jetons encore un coup d'œil sur l'organe propre de la L. O. C. Il était jusqu'ici mensuel et s'appelait *Notre Vie Ouvrière*. Il est devenu hebdomadaire le 6 mars, et on a profité de l'occasion pour en changer le nom, trop proche de celui d'un organe bien différent d'esprit, en cet autre : *Monde Ouvrier* [1]. Nous venons d'en parcourir une suite de numéros avec le plus vif intérêt. C'est vraiment d'abord une école des parents plus encore qu'un organe d'information, où d'ailleurs tient une très grande place l'éducation des petits... et des grands. Son objectif est bien le relèvement *total* de la classe ouvrière : l'épithète a ici tout son sens. Et bien sûr on y trouve tous les renseignements utiles aux ouvriers sur la législation sociale, des articles de propagande syndicale (chrétienne, bien entendu), une chronique du mouvement, et autres rubriques attendues. Mais le soin n'est pas moindre d'aider au relèvement des âmes : et la formation de la conscience professionnelle, l'amour de « la belle ouvrage, » des suggestions excellement adaptées comme ces « Réflexions devant le bistrot » si graves et émouvantes, tout cela fait vraiment œuvre hautement éducative. Naturellement, les papas y trouvent aussi des recettes de bricolage pour rendre à peu de frais le logis plus plaisant, les mamans des conseils d'hygiène, des menus pour les jours de fête, économiques et fort appétissants, toute la famille une exhortation permanente à la « conquête de l'air pur et des loisirs sains, » doublée d'une mise en garde contre les plaisirs qui tuent : cabarets, dancings, cinéma corrupteur, compétitions qui « claquent » un jeune. Tout serait à citer parce que tout est bienfaisant, plein de vie, sain et fort, éminemment chrétien.

4. — « Nous n'avons pas assez de foi. Nous voulons toujours le rétablissement de la religion *par des voies politiques,* nous rêvons un Constantin qui, tout d'un coup et d'un seul effort, ramène les peuples au bercail. Non, non, les conversions ne se font point par des lois, mais par les *mœurs,* mais par les *consciences* qu'il faut assiéger une à une... Ne demandons pas à Dieu de mauvais gouvernement, mais ne cherchons pas à nous en donner un qui nous décharge de nos devoirs en se chargeant d'une mission que Dieu ne lui a pas donnée auprès de l'âme de nos frères : *Unicuique mandavit Deus de proximo suo.* »

Si ces lignes étaient extraites d'un organe d'Action catholique, certains les récuseraient sans doute. Eh bien ! non : elles sont d'Ozanam, qui les écrivit en 1851. Pourquoi faut-il que les *Dossiers de l'A. P.* aient pu les reproduire [1] dans un article intitulé : « *Pour l'intelligence du temps présent : Il y a cent ans..., une voix dans le désert* » ? Hélas ! oui, ce fut bien cela. Le pseudo-Constantin d'alors s'appelait Louis-Napoléon. Malgré l'avis du grand homme de bien, les catholiques préférèrent la politique, firent même bon accueil à la dictature ; l'histoire dit comment elle les en récompensa. Les Français ont toujours préféré une heure d'héroïsme à des années de travail méthodique, d'action organisée, c'est entendu. La *furia francese* ne date pas d'hier. Mais ne nous a-t-elle pas encore coûté assez cher ? Et quand les adversaires du nom chrétien nous montrent, par des exemples indiscutables, que même étant de notre sang ils sont capables de se discipliner... pour nous battre, quand une *Ligue de l'Enseignement,* par exemple, soutient depuis soixante-dix ans un effort persévérant, progressif, d'éducation laïque dont nous serions mal venus à contester l'efficacité [2], n'est-ce pas le cas de redire : *Fas est et ab hoste doceri ?*

[1] Un an : 15 f. ; 6 mois : 8 f. ; 12, avenue Sœur Rosalie, Paris 13e.

[1] 25 juillet 1936.
[2] Cf. *Cahiers d'A. R. et S.*, 1er octobre 1936.

Au reste, on ne conteste plus l'urgente nécessité de l'union ; une seule difficulté demeure, mais qui est capitale : le choix du terrain. Or, à cet égard il est une première constatation à la fois doctrinale et historique, sur laquelle, semble-t il, l'accord serait relativement facile : c'est qu'en raison de sa constitution hiérarchique l'Eglise aura toujours à souffrir des démocraties égalitaires, comme d'autre part sa revendication imprescriptible d'indépendance souveraine la rendra toujours insupportable aux gouvernements absolus. C'est un fait établi par l'histoire et que le Maître avait jugé utile de nous faire prévoir. Le moins qu'on en puisse conclure est que la politique sera toujours pour nous un terrain hérissé d'embûches : serait-ce sagesse de le choisir ? — Autre considération, qui n'est pas de moindre importance. Une certaine manière de *s'unir* fait aujourd'hui courir les plus graves périls à la *personnalité*. On a hâte de faire masse : la quantité prime, ici encore, la qualité, non seulement en ce sens qu'on est contraint de se montrer moins difficile dans le choix, mais aussi parce qu'on se préoccupe davantage, par la suite, de maintenir entre tous les éléments recrutés un conformisme rigoureux, que de pousser chacun à se développer selon sa nature propre, selon ses dons et sa grâce, selon sa *vocation personnelle,* car chacun a la sienne, chrétiennement parlant. Aussi bien, n'est-ce pas ce qui explique la soudaineté de certains retournements, qu'on les nomme conversions ou apostasies ? Trop aisément acquises, trop servilement maintenues, les adhésions n'ont jamais d'attaches profondes dans l'âme, même quand elles sont passionnées. Et l'on voudrait que cette méthode, si différente de celles que la tradition chrétienne a connues et qui firent la chrétienté, nous donne aujourd'hui le renouveau chrétien sans lequel il n'est pas de relèvement social possible [1] ?

Nous avons vu à l'œuvre une autre méthode. Quelle tristesse de penser qu'elle apparaît encore à tant de catholiques suspecte ! Il est vrai, les représentants les plus autorisés du catholicisme, on le remarquait récemment encore, traités de fascistes par les communistes, sont soupçonnés de sympathie pour le communisme par les « partisans du régime autoritaire ou des Ligues dictatoriales d'Allemagne, d'Italie, de France, de l'Espagne blanche [1]. » La vérité est autrement belle, mais trop belle, c'est vrai, pour que certains yeux la saisissent.

« Le grand remède au communisme, le remède foncier et définitif est la formation lente, profonde, raisonnée et surnaturelle, d'élites catholiques, vibrant à l'unisson et multipliant leurs conquêtes, parce que constituant des *groupes homogènes*, et *s'adaptant aux exigences de la vie et aux différents milieux*, et, malgré leur *variété d'œuvres* et leur *diversité d'initiatives*, trouvant instinctivement le secret de l'*unanimité* dans leur foi, leur amour de Dieu et du prochain, leur orientation surnaturelle et apostolique [2]. »

« Soyez chrétiens vingt quatre heures par jour, écrivait hier Mgr l'archevêque de Toulouse, et le communisme perdra beaucoup de sa force. » Et le cardinal Verdier, après avoir déclaré que « la principale cause de nos déficiences sociales et de nos crises, c'est que les masses ne trouvent personne à aimer », nous propose aussitôt ce remède : « Ce qu'il faut au monde, ce que nous lui devons, c'est non pas la lutte, mais l'émulation ; non pas la haine, mais l'amour ; non pas la guerre, mais la paix ; non pas la mort, mais la vie. »

Nous ne l'oublions pas, c'est tout spécialement de la révolution en laquelle nous sommes engagés qu'il s'agit, puisqu'à travers la *Ligue Ouvrière Chrétienne* nous ne pouvons pas ne pas entrevoir les masses ouvrières qui font cette révolution, que la L. O. C. a entrepris de rendre au Christ. Ces masses, pourquoi n'en pas convenir ? elles nous effraient un peu. C'est que nous ne les connaissons plus guère, et pourrions être tentés parfois de les désigner comme faisaient les anciens géographes portant sur leurs cartes d'Afrique cette mention assez éloquente : « *Hic sunt leones* ». Dans les masses aussi nous voyons d'abord les lions. La cause en est évidente : elles obéissent, ces masses, à des meneurs partisans déclarés de la violence. Sont-ils les seuls coupables ?

« Si l'ascension du monde ouvrier est ainsi comprise par le marxisme, la faute en est aussi aux catholiques qui n'ont pas compris leur devoir social. Ah ! s'il s'était trouvé il y a 70 ans un Thomas More pour écrire le livre nécessaire sur le capitalisme et proposer aux masses laborieuses l'idéal concret d'une civilisation populaire et chrétienne ! S'il avait été suivi ! Si les hautains préjugés contre la *plèbe* étaient tombés ! Alors nous aurions compris ce que le monde ouvrier apporte de neuf au progrès humain, je veux dire cette expérience du travail, cette morale vécue du travail, qui donnent un accent unique à ses plaintes et même à ses révoltes. Ce sentiment d'humiliation à voir son travail traité comme une marchandise suppose chez l'ouvrier une fierté

[1] Un ami « campagnard » nous communique deux textes dont le rapprochement est suggestif : « Je lis bien les chiffres magnifiques de nos grands Congrès de Jeunesse et autres. A Lourdes, 100.000 Anciens Combattants ; à Lille, 10.000 jocistes. Mais quel est le chiffre des conférenciers catholiques acharnés à porter la vérité aux masses qui ne vont plus à l'église ? » (*Croix du dimanche*, 4 octobre 1936). — « La discussion qui suivit porta sur la difficulté de recruter parmi les hommes des catholiques d'action. Quelqu'un remarqua que les partis politiques trouvent sans peine des militants avant de 30 à 50 ans. Si l'Action catholique n'en trouve pas, c'est parce qu'un trop grand nombre de catholiques ne font pas à la religion dans leur vie la place qu'elle mérite, qu'ils sont, pour reprendre une expression de M. le curé de Hondschoote, des « catholiques dévalués. » D'ailleurs, ce ne fut pas la seule occasion qu'on eut au cours du Congrès, de regretter la confiance trop grande que trop de croyants accordent aux solutions de la politique. » (Compte-Rendu de l'Assemblée des Catholiques de Lille, *Croix* du 2 octobre 1936)

Nos confrères des paroisses déchristianisées feront d'eux-mêmes le commentaire.

[1] « Comment triompher du Communisme, » par le P. Merklen, *Croix* du 25 février 1937.

[2] *Ibid.*

qui est une belle expérience spirituelle. Cette fierté doit se traduire en langage chrétien... Le monde ouvrier renferme en outre une grande partie de l'espoir d'une nouvelle chrétienté par les vertus qui lui sont propres : sa générosité naturelle est une heureuse réaction contre l'épargne bourgeoise, vite tournée en avarice ; il y a chez lui un sens de l'entr'aide, une fraternité spontanée, une absence de conventions dans l'amitié qui devront être l'âme de la société de demain. Il y a là d'immenses réserves morales prêtes à s'épanouir en civilisation [1]. »

Après celui du sociologue, entendons maintenant le témoignage du philosophe :

« Dans le moment présent de l'histoire du monde, le peuple est aussi, dans son mouvement même d'accession à sa majorité historique, la réserve charnelle d'une nouvelle civilisation. Ou bien la civilisation repose sur l'esclavage des masses, ou bien il faut qu'elle soit en continuité avec leur mouvement...

C'est au peuple justement et à lui d'abord que l'Evangile doit être porté, c'est lui que le Christ aimait. Que les pauvres soient évangélisés, c'est le signe même du Christ. Et comment évangélisera-t-on celui avec qui on n'existe pas et ne souffre pas ? Ce que le vocabulaire sacré nomme les *foules* dont le Christ avait compassion, ce sont les *masses* dans le vocabulaire profane et temporel... Dans l'ordre du temporel, il est demandé *aux chrétiens comme membres de la cité terrestre,* d'exister avec le peuple et de souffrir avec lui, je dis à l'égard des fins temporelles de l'histoire humaine et pour travailler avec lui à la croissance de celle ci... La classe ouvrière s'est éloignée de l'Eglise parce que le monde chrétien s'était éloigné de la classe ouvrière. Pour que le peuple existe avec le Christ, il faut que les chrétiens existent avec le peuple [2]. »

Le cardinal Pacelli ne voulait pas dire autre chose quand il écrivait hier à la J. O. C. :

« Les classes laborieuses prennent dans l'élaboration du monde nouveau une importance croissante, qu'il serait vain et injuste de mésestimer. La société de demain sera chrétienne en grande partie dans la mesure où les représentants du travail auront été pénétrés des principes de l'Evangile. Il ne suffirait plus d'opposer aux difficultés de l'entreprise et aux malheurs des temps un concert de lamentations. »

Après d'aussi vives alarmes, l'espoir est-il encore possible ? Un homme qui mourut centenaire, après s'être enrichi d'un acquis plus précieux que le vain scepticisme dont fait volontiers étalage certaine fausse sagesse, Fontenelle a écrit : « Il ne faut pas se presser de s'affliger ; attendons que ce qui paraît si mauvais se développe. » La vraie, l'authentique sagesse n'est-elle pas dans ces déclarations si remarquées du cardinal Verdier dont la fine bonhomie corrige sans blesser, dont le noble courage réconforte ?

« Ne gémissons pas sur le malheur des temps. Ce mot, *malheur des temps,* mes oreilles d'enfant, d'adolescent, d'homme mûr l'ont toujours entendu. Il exprimait trop souvent la plainte d'hommes troublés dans leur repos, sinon dans leur paresse.

[1] E. Borne, « Vers une civilisation de travail et de liberté » (*Sept*, 12 février 1937).
[2] J. Maritain, « Avec le peuple », *ibid.*

Combien je préfère la magnifique parole que je surprenais, il y a un mois à peine, sur les lèvres de notre grand Pape Pie XI : « Je remercie Dieu tous les jours, m'a-t-il dit, de me faire vivre dans les conjonctures actuelles. Cette crise si profonde, si universelle, est unique dans l'Histoire du monde ; on doit être fier d'être le témoin et, dans une certaine mesure, acteur dans ce drame grandiose. Le mal et le bien sont aux prises dans un duel gigantesque. Nul n'a le droit d'être médiocre, à l'heure actuelle. Et j'ai la certitude que de ce bouillonnement formidable notre Eglise sortira plus belle encore et mieux adaptée aux besoins contemporains [1]. »

II. — L'esprit social à travers les revues

1. — Récemment, l'*Ami* a parlé plusieurs fois du mouvement syndical déclanché par les événements de juin [2]. Il a signalé et jugé les prétentions de la C. G. T. au monopole ; il a répondu à la question : Un catholique peut-il être cégétiste ? La mêlée syndicale continuant, il est bon d'en suivre le développement ; et comme les mêmes objections se ressassent, il ne faut pas se lasser d'entendre le vrai pour le mieux répandre. A cet effet nous grouperons ici quelques documents ou témoignages nouveaux.

Dans la *Vie Intellectuelle* du 10 janvier 1937, *Christianus* répond, une fois de plus, au catholique tenté de se rallier au syndicat cégétiste. Il donne d'abord audience à l'objection et la résume brièvement et dans toute sa force :

« Et pourquoi n'irions-nous pas ?... Faudra-t-il toujours que les catholiques, dans leur pays, fassent bande à part ? Cela leur a-t-il si bien réussi sur le terrain civique et le terrain scolaire ? Et, au fond, cette habitude d'abstention systématique de tout ce que font les autres, pour faire les mêmes choses à leur manière, n'est-ce pas aussi du cléricalisme ? Le levain, ne faut-il pas qu'il soit en pleine pâte ? N'est-ce pas d'ailleurs la méthode et la consigne de maintenant, de prendre sa part de tout ce qui se fait ?... »

On comprend la force de séduction qu'exercent de telles raisons sur des esprits généreux. *Christianus,* qui a écouté ou plutôt nous a fait entendre « ce raisonnement de bonne volonté », le réfute en montrant que « le raisonnement ne tient ni devant les faits, ni devant la psychologie, ni devant la conception chrétienne de la vie ».

« *Les faits* ? Il n'y a qu'à regarder. Respect des convictions personnelles et, plus spécialement, des convictions religieuses ? Très certainement, pas respect. S'il y avait respect, il y a des choses qui ne seraient pas approuvées et des attitudes symboliques qui ne seraient pas prises...

[*Conception chrétienne de la vie*]. C'est que, nous dit-on, la religion est une affaire privée. Cela signifie qu'elle ne doit pas sortir de la conscience. Quel homme pourrait accepter ce postulat humiliant et pharisaïque ? Une machine peut être construite en dehors de toute idéologie, mais non pas un monde qui emploie des personnes et des âmes... Notre christianisme doit circuler dans le moindre de nos actes. — Et la philosophie matérialiste de ceux qui sollicitent les ouvriers catholiques d'aller avec eux, est ce qu'elle ne circule

[1] *Documentation cath.*, 23 janvier, col 224-225.
[2] *Ami* 1936, p. 616-617 et p. 666 sq. ; — 1937, p. 136.

pas dans toute leur activité? Pense-t-on que l'oubli de la dignité surnaturelle de la personne humaine et la négation de sa destinée éternelle [1] soient sans retentissement sur la position des problèmes du travail et sur la manière dont est menée l'action syndicale?

[*Question enfin de psychologie et de pédagogie*]. — Envoyer des chrétiens travailler dans ce climat matérialiste, c'est mettre en danger leur christianisme... Si le levain doit se préparer pour la pâte, il ne se prépare pas dans la pâte, mais à part. »

Pour terminer, *Christianus* repousse l'accusation de « cléricalisme ». Elle serait justifiée seulement si le clergé, sortant de son rôle qui est « d'enseigner les principes chrétiens animateurs de l'action sociale, se substituait aux professionnels pour diriger leurs organisations ». Ce qui n'est pas.

Serait-ce encore faire acte de « mauvais frères qui divisent la classe ouvrière et diminuent son dynamisme »?

« (Pour cela) il faudrait que le syndicat chrétien se désintéressât des revendications communes... En se distinguant, il ne se sépare pas. Il ne fait pas bande à part. La C. G. T. trouvera la C. F. T. C. à ses côtés chaque fois qu'il sera question de justice, de service ouvrier et de bien commun. — Union par la collaboration et, sur des points précis, par la coalition, c'est la seule unité qui soit conforme à la dignité de la personne humaine [2] et qui puisse mettre en mouvement toutes les forces morales du monde du travail. — Le syndicalisme chrétien ne brise pas l'unité du syndicalisme ouvrier, il la nuance et l'enrichit. »

C'est donc un devoir, selon les possibilités de chacun, d'adhérer aux syndicats chrétiens, de les soutenir, d'en préparer l'éclosion par une éducation syndicale des jeunes. Les raisons de ce devoir sont présentées, par les *Dossiers de l'A. P.* du 25 février 1937, dans ce vif raccourci :

« Nous le devons, parce qu'ils ont été créés sur la demande du Saint-Siège lui-même et que c'est dans les enseignements de l'Eglise qu'ils puisent leur esprit, esprit de collaboration entre les diverses classes sociales, dans la justice, la charité, le respect de la dignité humaine. — Nous le devons pour maintenir la foi chrétienne dans les masses populaires qu'une propagande matérialiste, sournoise mais efficace, paganise insensiblement. — Nous le devons, non seulement pour sauvegarder la liberté syndicale, mais la liberté tout court, dangereusement sapée déjà par les coups successifs portés à la liberté d'enseignement, à la liberté de la presse, à la liberté de la radio, à la liberté de réunion, à la liberté de l'assistance privée, à la liberté de conscience, etc., etc. Or toutes ces libertés se trouvent finalement à ce point solidaires que si l'une d'entre elles fléchissait, l'édifice entier se trouverait ébranlé. »

2. — Si l'on en jugeait d'après certaines attitudes officielles ou certaines prétentions des organismes intéressés, on pourrait croire que les agents de la production se répartissent en deux catégories : les ouvriers et les patrons. Il n'y aurait donc place que pour une double organisation syndicale. Les *Dossiers de l'A. P.* du 25 février dernier, dénoncent cette erreur :

« ... L'expérience, notamment celle de ces derniers mois, nous a fait toucher du doigt que ce schéma de deux classes syndicales, et rien que de deux classes, patronale et ouvrière, est encore trop simple, disons même trop simpliste, pour traduire la réalité... Pour n'en prendre qu'un exemple, il est clair que, dans le monde patronal, un M. de Wendel ou Schneider ou Michelin a une tout autre position que tel fabriquant de bonneterie ou de papeterie qui occupe trente ou cinquante ouvriers; et ces derniers sont également très loin de l'artisan coiffeur qui travaille avec un ou deux garçons [1]. — Ce que nous avons dit des variétés du monde patronal... pourrait se redire du monde des salariés... Rangera-t-on dans la même catégorie de salariés : le manœuvre, le professionnel qualifié, le chef d'équipe, etc.? Peut-on, sans fausser la réalité, traiter dans une même convention collective et en changeant simplement un coefficient de base, les conditions de travail du non spécialisé, payé 5 fr. par heure, sans responsabilité, sans initiative, main-d'œuvre flottante qui vit au jour le jour et change d'entreprise pour un oui ou un non,.. et l'ingénieur chef de service, payé au mois, jouissant souvent d'une participation aux bénéfices, qui dirige tout un secteur de l'entreprise et commande à des centaines d'hommes, qui est responsable de sa fabrication et s'est depuis des années presque identifié avec la maison où il fait sa carrière?... »

Que de catégories il faudra donc distinguer! Et ne travaille-t-on pas ainsi à l'émiettement de forces qu'il s'agirait au contraire d'unir? A ceux qu'effraient ces perspectives de discriminations, l'auteur concède « qu'en toutes choses il faut de la mesure : ni tout confondre, ni trop chicaner sur de subtiles nuances. » Il n'en pose pas moins la règle suivante :

« Unir est notre but final et nous ne divisons que dans la mesure où cela paraît nécessaire pour mieux solidariser. Il est évident que si l'on admet une séparation préalable entre grand patronat, moyenne industrie et artisanat, il faudra ensuite qu'une Commission tripartite, équitablement composée des délégués de ces trois catégories, soit établie en permanence pour représenter le bloc des employeurs en face des salariés. La distinction doit se doubler d'une coordination. Mais la distinction reste nécessaire, car la coordination est tout le contraire de la confusion et, encore une fois, l'on n'harmonise que ce que l'on a classé. »

Le reste de l'article est consacré aux syndicats d'ingénieurs [2]. Après avoir donné la définition de l'ingénieur, l'auteur relève les raisons qui ont

[1] Il faut en dire autant du principe de la lutte des classes.

[2] La seule en effet qui assure la liberté. Et les syndiqués chrétiens ont actuellement, et avec raison, la forte conviction d'être les champions de la liberté contre le totalitarisme de gauche qui menace la classe ouvrière.

[1] Sur l'artisanat, cf. *Ami* 1934, p. 289 et s. Signalons que les *Cahiers d'Act. Relig. et Sociale*, du 15 février 1937, donnent une liste des organisations artisanales « susceptibles de donner pleinement satisfaction aux exigences de la doctrine chrétienne ».

[2] Sur 40 000 ingénieurs que compte la France, un nombre infime appartient au Syndicat National des Ingénieurs et Chefs de service (affilié à la C. G. T.). Les groupes les plus représentatifs sont l'U. S. I. F. (environ 3.000 membres); le S. P. I. D., Synd. professionnel d'ing. diplômés (environ 8.000 membres); le S. I. S., Synd. d'ingénieurs salariés (environ 9.000

provoqué, dans ce milieu, un syndicalisme autonome, réfractaire à l'embrigadement cégétiste : l'ingénieur se distingue de l'ouvrier par son sens de la technique et son information plus avertie des nécessités de l'entreprise, par l'autorité qu'il exerce sur l'ouvrier, par les intérêts propres qu'il doit débattre dans son contrat. Les avances de la C. G. T., qui aspirait à l'unique représentation des travailleurs, se sont ici heurtées à un échec.

« Cette idée d'absorption syndicale de l'ingénieur dans le monde du Travail relève en droite ligne de la mystique des deux blocs et de la lutte des classes. Elle réédite sur le plan technique le problème des classes moyennes et de leur noyautage par le Front Populaire. Ce ne sont pas des raisons syndicales, des raisons de métier qui y poussent : ce sont au vrai des raisons politiques. »

Et pour conclure : « Si le syndicalisme veut être un mouvement constructif, une étape vers l'organisation professionnelle, il faut qu'il se nuance, qu'il admette une certaine variété de Syndicats, de Fédérations, animés souvent d'esprits divers et représentant équitablement *toutes* les fractions importantes de la production : il faut qu'il renonce à sa mystique politique des deux blocs en lutte. »

3. — La C. G. T. est certainement une puissance, avec ses millions d'adhérents et les faveurs officielles. Pas plus que la corpulence pour l'organisme humain, le nombre n'est ici preuve de santé. La *Confédération* commence à s'en apercevoir : difficultés intestines, que des observateurs perspicaces prédisaient depuis le jour même où s'est réalisée l'unification des deux C. G. T. Résumons ce que nous apprennent les *Dossiers de l'A. P.* du 25 janvier.

En passant de un à cinq millions, les proportions des éléments représentés ont été modifiées : auparavant, forte proportion de fonctionnaires ; désormais l'élément ouvrier domine. Or cette masse, nouvellement affiliée, est travaillée par plusieurs influences : anarchistes ou libertaires, qui ne veulent pas du marxisme ni de sa dictature, mais des coopératives de travail libres ; — trotskystes, actifs, mais en minorité ; — ex-confédérés, à tendance socialiste ; — ex-unitaires ou communistes staliniens. La lutte d'influence est particulièrement vive entre ces deux derniers groupes, sans que l'on puisse déterminer avec exactitude leur importance numérique.

La méthode des unitaires est la suivante : noyautage de la direction syndicale, pour conquérir les postes de commande ; parallèlement, noyautage de la masse par les cellules d'entreprise ou de quartier : ainsi contrôlent-ils les réactions de la masse, en dépit des autorités syndicales. Sans doute, conformément à une décision du Congrès de Toulouse, les dirigeants syndicalistes ont dû donner leur démission du Parti Communiste Français. Ils l'ont fait. Geste qui a sauvé les apparences, sans rien changer à la réalité : les mêmes personnages purent rester membres de l'Internationale Communiste. Ainsi se poursuit le programme moscoutaire : « réaliser... une union parfaite entre les Syndicats et le Parti Communiste, en les subordonnant à ce dernier, avant-garde de la Révolution » (d'après E. Roche, dans la *République,* 8 décembre 1936).

Déjà en minorité dans plusieurs fédérations, les ex-confédérés se voient menacés de « débarquement ». Ils se défendent et s'efforcent de garder l'obédience des masses. A cet effet, ils ont lancé le journal *Syndicats* [1], qui doit contrebalancer l'organe communiste *La Vie Ouvrière ;* de même, pour neutraliser l'influence des cellules, ils essaient ici et là de constituer des Amicales socialistes.

Qui l'emportera ? Irait-on vers une nouvelle scission ? M. Emile Roche, dans la *République,* montre que tel est le terme fatal de toutes les manœuvres de noyautage. Les vieux militants de la C. G. T. ne cachent pas leur inquiétude ; à preuve, cette déclaration de l'un d'eux, faite à un enquêteur du *Figaro :* — « Nous sommes dans une passe difficile. En 1937, aura lieu le 24e Congrès de la C. G. T. réunifiée. Tous les vieux militants pensent que cette année 1936 ressemble étrangement à cette année de crise profonde qui précéda la scission de 1921. »

4. — Parmi les auditeurs de la Semaine Sociale de Versailles, ceux qui, soucieux du relèvement de nos campagnes, se rendirent à la leçon documentaire de Mlle Guérin, en ont gardé le souvenir comme d'une révélation, et plus encore le regret de n'avoir pas tout saisi, l'amplificateur ne pouvant s'adapter à la voix timide de la conférencière. C'est une bonne fortune d'en retrouver le texte intégral dans la livraison de janvier de la *Chronique Sociale.*

La leçon avait pour titre : *L'assistante sociale dans la communauté rurale.* Mlle Guérin commence par décrire la communauté rurale et le malaise qui en compromet la cohésion et la prospérité. Quel sera le remède ?

«... Législation agricole, assistance, charité, œuvres religieuses, campagnes d'opinion ? Aucun en particulier, nous semble-t-il ; tous en général ? peut être, avec l'aide du Service social rural qui, lui, est un lien entre les diverses activités qui mènent à l'action sociale rurale, éminemment constructive. — L'action sociale est efficiente, parce qu'elle agit sur les cadres sociaux, éléments constitutifs de la société, famille, profession, commune ; parce qu'elle ne répare pas seulement, mais organise et construit ; parce qu'elle comporte un large travail d'éducation des idées, et que, par là, elle aide à l'élaboration des lois sociales. »

Voilà donc introduit le rôle de ces personnes spécialisées qui ont nom « les assistantes sociales ». En quoi consistent au juste leurs fonctions ?

« Tout d'abord, il s'agit de ne pas confondre. Faire du service social rural n'est pas le fait ni de l'infirmière rurale, ni de la personne d'œuvres, encore que l'une et l'autre visitent les familles,

membres). Ce dernier, né d'une spécialisation dans l'U. S. I. C. (qui compte des employeurs), continue à s'inspirer dans son action de la doctrine sociale de l'Eglise. Les deux précédents sont neutres, mais d'assez bon esprit pour qu'ils aient pu s'unir entre eux et avec le S. I. S. pour former une *Fédération d'Ingénieurs.* (*Dossiers A. P.*, ibid.).

[1] Ne pas confondre avec l'organe des syndicats chrétiens, qui a pour titre *Syndicalisme.* L'existence de ce dernier a été signalée par l'*Ami* en 1936, p. 666, note.

conseillent, aident la famille rurale. Aux Visiteuses d'Hygiène sociale, toutes les fonctions où l'acte médical est à la base. Aux Assistantes Sociales, celles où l'acte médical n'intervient que comme la conséquence de leur action sociale. Cette différence établie, elles concourent toutes deux, avec des moyens différents, à un meilleur état de choses. Nécessaires les unes et les autres, complémentaires les unes des autres, elles peuvent collaborer sans s'opposer.

Toutefois, à regarder les choses dans leur ensemble et objectivement, il faut bien reconnaître que la tâche (médicale) parfois si urgente dans nos campagnes si démunies, n'est pas la première en importance. A la campagne, plus que partout ailleurs peut être, la santé déficiente est une résultante avant d'être une cause : résultante d'un mauvais logis, de ressources insuffisantes parfois, d'un manque total de savoir-faire de la ménagère et de la mère au point de vue soins, propreté, alimentation, de l'alcoolisme, toutes choses qui demandent avant tout une action largement sociale et éducative, tendant à assurer à la campagne une vie plus normale. »

Est-ce à dire que l'assistante rurale s'interdira rigoureusement tout acte relevant de l'hygiène sociale ? Certes non. Elle n'oublie pas que, « comme toute autre, l'action sociale rurale n'a pas de règles immuables ; le principe fondamental demeure, l'application est diverse suivant les régions... » ; et un peu plus loin : « Il est impossible d'envisager une formule uniforme, ou même une formule type... » Aussi, quoique les tâches soient en principe diverses, l'assistante n'hésitera pas, en face des besoins ou sur la demande d'une municipalité, à s'occuper de soin des malades, de consultation de nourrissons, etc. Pour elle, « cette tâche ne sera qu'occasionnelle et ne l'empêchera nullement de poursuivre son but social. »

Comment notre revue ne relèverait-elle pas particulièrement « *ce que le service social rural peut apporter à la vie paroissiale* du village, et dans quelle mesure l'action de l'Assistante... peut servir directement la paroisse » ? Les Assistantes seront elles les « auxiliaires du prêtre », veillant par exemple aux baptêmes, aux mariages religieux, tenant le fichier paroissial, comme on le voit chez nos voisins (Belgique, Hollande, Suisse) ? En ces pays, leur titre même d' « assistante paroissiale » exprime assez leur intégration à la paroisse.

« Telle n'est pas, en France, notre conception du Service social rural. Il est organisé, certes, sur le territoire d'une paroisse ou de plusieurs paroisses voisines, mais en dehors de son personnel et de sa direction. Sans servir directement la paroisse, il peut, par l'œuvre même du Service social sur les individus, sur les jeunes, sur les familles, etc., assainir profondément le milieu et les esprits, assurer un meilleur ordre social... Si, grâce au service social, qui lui apporte, avec l'amélioration de l'hygiène, le mieux être matériel, l'organisation de sa profession, et bien autre chose, le loisir et le goût de tourner ses regards vers le ciel, le paysan sort de la matérialité où il est enfoncé, de l'individualisme desséchant, un grand pas est fait pour une religion plus vivante, plus forte, plus épanouie. »

Alors l'action est neutre ? N'est-ce pas se leurrer que d'en attendre un relèvement des campagnes ? Et comment concilier cette attitude de l'Assistante avec son devoir de catholique ? — Avant de prononcer, comprenons la situation et laissons parler notre Assistante. Evidemment, si elle est appelée par une organisation catholique (ce qui est possible), elle n'est pas tenue à cette réserve. Mais lorsqu'elle est engagée par une organisation neutre ou par une municipalité, elle doit, selon la convention, fournir du service social, et non poursuivre directement une action religieuse. Quelle sera alors son attitude ?

« Il va sans dire qu'une assistante catholique surtout, ne peut être neutre, c'est-à-dire ne pas se prononcer entre la vérité et l'erreur ; mais elle fait des actes neutres, n'ayant vis-à-vis de ceux auxquels ils s'adressent, aucune intention particulière. Toutefois, dans ces actes, l'Assistante sociale catholique mettra tout son amour pour ses frères, toute la dignité due aux personnes humaines si déchues soient-elles, et les fera bénéficier des fruits de sa foi et du catholicisme. — En vivant pleinement et au grand jour son christianisme, en ne faisant aucune pression, en ne provoquant nullement les actes des personnes au point de vue religieux, en étant patiente et charitable envers tous, quels qu'ils soient, parfaitement loyale et respectueuse des consciences et de toutes les personnalités, elle fera plus et mieux peut-être, et à un plus grand nombre d'âmes, qu'à faire du prosélytisme religieux, parfois à contre-temps. »

Un simple fait illustre l'efficacité de cette méthode : la régularisation civile d'une union libre entre indigents, déjà parents de trois enfants, a entraîné le mariage religieux et le baptême des petits.

Mais voici qui vaut mieux qu'un exemple isolé. Après son exposé général, M^lle G. nous fait connaître trois expériences de Service social rural. Elles ont pour théâtres respectifs les cantons de Bonnétable (Sarthe), de Merdrignac (Côtes-du-Nord), et de Beaumesnil (Eure).

A Bonnétable, c'est un Comité d'Entente local qui a fondé le poste. Voici déjà des résultats :

« Le travail social de Bonnétable, depuis 20 mois, peut se diviser en six branches : 1° visites aux familles ; 2° secrétariat familial ; 3° protection maternelle et infantile ; 4° lutte contre les fléaux sociaux ; 5° cours ménagers ; 6° réunions d'enfants aux vacances. — Ce n'est qu'après un examen approfondi de la situation sociale, économique et morale du pays, qu'après une connaissance exacte des causes et de leurs effets que cette ligne de travail a été adoptée par l'Assistante sociale rurale... — Il faut croire que le service social rural répond véritablement à un besoin, car, dans le canton de Bonnétable, il fut vraiment bien accueilli par tous, et très vite l'action fut en route, et porta ses fruits pour l'avenir... — Le travail d'une année, représenté en chiffres, ne peut qu'imparfaitement montrer toute l'action de l'Assistante, car ne peuvent se chiffrer bien des impondérables... Telle visite, marquée pour une, représente parfois une heure ou deux passées avec la mère de famille, pour lui indiquer le meilleur parti à tirer de vêtements usagés pour ses enfants. Temps perdu, pourrait-on croire ? Non, car... c'est l'occasion, en une conversation familière, de faire passer beaucoup de choses sur les enfants, la famille, etc. »

A Merdrignac, le point de départ fut bien différent. Pas de Comité d'entente comme à Bonnétable ; tout au contraire les autorités sociales sont

indifférentes, sceptiques. « Les voies ont été ouvertes au Service par une famille originaire du pays, mais n'y résidant pas. Il fallut donc prouver l'utilité du Service avant de lui obtenir des concours. » Le canton renferme 9 communes, dont chacune compte en moyenne 1.000 à 1.200 habitants; sur ces 9 communes, 7 bénéficient du Service social. Cela veut dire qu'à chacune un jour spécial de la semaine est réservé, avec l'ensemble des services : « Chacune a sa consultation de nourrissons, ses soins et conseils médicaux pour toute la population, son cours d'enseignement ménager, sans parler des visites à domicile et des réunions enfantines. »

Nous ne nous arrêterons pas aux difficultés morales et matérielles qu'a dû surmonter l'assistante. Les résultats ont parfaitement répondu à ses efforts : « Après huit mois de labeur, on constate que le Service rural a été accueilli avec reconnaissance et une entière confiance par la population bénéficiaire. »

La conclusion de cette leçon documentaire ne fera donc que traduire la leçon de ces expériences : — « Pour tous ceux qui s'intéressent à un coin de France et qui désirent profondément l'instauration d'un ordre nouveau et le retour à une civilisation mieux comprise, l'organisation méthodique et étendue du Service social rural représente une des formes les plus nouvelles et les plus urgentes du Devoir. »

5. — Dans son Encyclique sur le Mariage chrétien, le Saint-Père se déclarait « touché au plus intime du cœur par le gémissement de ces époux qui, sous la pression d'une dure indigence, éprouvent la plus grande difficulté à nourrir leurs enfants. » Il demandait en conséquence « que tout père de famille puisse gagner ce qui, étant donné sa condition et la localité qu'il habite, est nécessaire à son entretien et à celui de sa femme et de ses enfants [1]. » Les appels du Père n'auront pas retenti en vain; et c'est une joie de relever les efforts fournis dane ce sens.

« Depuis plusieurs années, lit-on dans la *Chronique Sociale* de déc. 1936, existe dans la région de Roubaix-Tourcoing un groupement patronal « La Mère au Foyer », qui a pour but de majorer les allocations familiales dès lors que la mère se consacre exclusivement à sa tâche familiale. — Dernièrement le groupe a voulu améliorer l'effort déjà réalisé. De plus il a voulu faire appel à la collaboration des Syndicats Libres, prouvant ainsi à la fois son esprit familial et sa volonté d'entente professionnelle... Le groupement patronal a (donc) reçu une délégation de pères de famille, membres des Syndicats Libres... Cette délégation ouvrière a soumis à l'examen patronal un budget-type d'une famille ouvrière de 4 personnes : le père, la mère et deux enfants. (Après) discussion... marquée, de part et d'autre, par un vif désir d'améliorer la situation de la famille ouvrière dans la mesure des possibilités actuelles,... le groupement patronal a modifié de la façon suivante les allocations spéciales accordées dès lors que la mère reste au foyer :

Pour 1 enfant :	Fr. 1 »;	au total : Fr. 2
Pour 2	5.60	8
Pour 3	6 »	12
Pour 4	10 »	16

[1] *Casti Connubii* (1930), édit. Spes avec comment., p. 58 et p. 100.

Le total exprime l'ensemble des allocations et primes pour la mère au foyer ; la somme atteint 22 et 29 fr. pour 5 et 6 enfants. De son côté, la *Croix* du 23 janvier reproduit une lettre d'un patron du Nord, annonçant une appréciable modification des allocations dans l'industrie du bâtiment. Le principe qui a préparé cet aménagement fut le suivant : « Aux futures demandes d'augmentation de salaires, il faudra, si nous estimons devoir y acquiescer, n'accorder... qu'un faible pourcentage à la masse des ouvriers en tant qu'individus, et verser le restant de l'augmentation à la Caisse de compensation pour augmenter les taux d'allocation. » L'occasion s'étant présentée, l'accord a pu se faire sur les clauses suivantes :

« Pour tous les ouvriers, augmentation de 0 fr. 20 à l'heure. Par ailleurs, augmentation de la cotisation patronale à la Caisse de compensation... C'est ainsi que les ouvriers pères de famille de deux enfants... recevront maintenant comme allocation : 4 fr. par jour, au lieu de 2 fr. 40; ceux de trois enfants : 8 fr. au lieu de 4 fr. 40; ceux de quatre enfants : 14 fr. au lieu de 7 fr. 60; ceux de cinq enfants : 20 fr. au lieu de 10 fr. 80 ; et ainsi de suite. »

A ces lignes, écrites avec une légitime fierté, M. Viance ajoute un commentaire dont nous voudrions retenir les principaux passages :

« L'initiative des entrepreneurs du Nord, qui ouvre une voie, permet de rétablir une vérité fondamentale qui réapparaît peu à peu : le travail d'un homme n'a pas de prix, nous voulons dire que rien ne permet d'en fixer précisément la valeur, en monnaie, à tel taux plutôt qu'à tel autre. Dans un système économique déterminé, moyennant les procédés établis d'évaluation, les hommes peuvent mesurer l'un à l'autre des produits matériels, en tenant compte de la quantité, et, dans une certaine mesure, de la qualité du travail incorporé. Mais il n'y a aucune commune mesure du produit matériel au travail humain. Comme eût dit Pascal, cela est d'un autre ordre, de l'ordre humain, et non plus seulement physique... »

En admettant de telles prémisses, il semble qu'on supprime le moyen de déterminer un juste salaire. C'est précisément la question que pose maintenant M. Viance :

« Comment alors fixer ce qu'on appelle le salaire ? Ce n'est pas un problème d'estimation de valeurs, mais *de répartition des profits*... (L'auteur explique comment il comprend le profit). Dans les communautés de travail que sont les entreprises, le profit, au vrai sens du mot, est la part restant, les opérations achevées jusqu'à la vente, aux hommes réunis et coopérant, aux travailleurs, chef compris, après que les capitalistes associés ont reçu leur dividende ou que celui ci a été réservé... Or, pour chacun, la rémunération du travail ne repose pas uniquement sur la nature de ce travail et le temps passé, elle comporte *la droite considération de son état*. Rien n'est plus injuste alors et inhumain que le principe : A travail égal, salaire égal ; il faut dire : *A travail égal, moyens d'existence égaux, compte tenu de toutes les charges de famille et de la condition.* »

On a remarqué au passage l'idée de profit, telle qu'on peut la concevoir dans une économie nou-

velle, à base corporative. Restons au point de vue familial qui nous occupe : si nous acceptons le principe proposé pour le juste salaire, qu'il nous soit permis d'apporter une nuance à l'expression « moyens d'existence égaux. » Cette nuance se dégagera des réflexions qui vont suivre.

C'est l'effort d'un esprit catholique [1] pour ne pas laisser les revendications matérielles, pourtant si nécessaires, dans un horizon matérialiste, et l'invitation à les situer dans les perspectives vraies de la destinée totale, c'est-à-dire éternelle, de l'homme. Les lignes que nous citerons ont été écrites après le XVIIIe Congrès de la Natalité, tenu à Lyon en septembre dernier, et plus précisément à propos du programme de l'Alliance Nationale pour l'accroissement de la population. Leur auteur, M. Latreille, un père de famille nombreuse, ne disconvient pas de l'utilité des réformes préconisées (v. g. aide aux veuves chargées d'enfants, aménagements des allocations familiales, etc.). Quant au principe qui dirige de telles revendications, c'est là qu'il faut faire attention. Est-il raisonnable de poursuivre comme un idéal « la péréquation des ressources aux charges de famille, » c'est-à-dire, « de réduire l'écart qui existe entre les ressources et le train de vie des ménages chargés d'enfants et de ceux qui n'en ont pas ? » Proposer un tel idéal semble à M. Latreille non seulement chimérique, « mais encore dangereux. Ne risque-t il pas de provoquer chez les intéressés une vague de surenchère un peu démagogique, sinon même teintée de matérialisme ? » C'est alors « que la poursuite des revendications matérielles altère la notion de l'idéal moral. »

« Autant je souhaite qu'on réduise les difficultés matérielles qui font que la venue d'un enfant nouveau risque de constituer pour le foyer non seulement pauvre, mais modeste, une catastrophe à éviter, autant je crois impossible et à peine souhaitable de faire naître chez les parents l'illusion qu'ils ont *droit* au même « niveau de vie » (et qui jamais définira cette notion trompeuse du niveau de vie ?) que les individus sans enfants ; autant je redouterais la famille nombreuse qui ne saurait plus qu'elle doit une partie de la joie qui règne chez elle à la sobriété que chacun accepte comme une vertu et embrasse comme un choix. »

Ces lignes ne renferment pas une critique, mais une franche mise en garde. M. Latreille sait très bien que ce problème « est celui qu'ont à affronter, à un moment ou à l'autre, tous les mouvements sociaux. » La lutte pour la justice ne se déroule pas dans l'abstrait ; rejoignant le temporel, elle « aboutit toujours à la forme d'une *revendication*. Mais combien il importe alors que ceux qui ont la responsabilité de diriger le groupe, proclament avec fierté que les buts moraux qu'ils visent ne sont atteints qu'au prix d'un certain risque ! » Tel fut d'ailleurs l'esprit du Congrès et de ses animateurs. Le président Pernot n'a-t-il pas exalté « cet esprit familial qui suppose le goût de l'effort et un certain amour du risque » ?

On a compris la nuance que nous voulions ajouter à la formule de salaire : « moyens d'existence égaux ». Entendons que dans la répartition, une proportion soit observée, qui assure à chacun, célibataire ou père de famille, les moyens de vivre honorablement. Sera-ce l'égalité réalisée ? Ne restera t-il pas plus de facilités du côté célibataire, et plus de restrictions chez le père de famille? C'est fort probable, et sans doute nécessaire, le devoir ne se réalisant pas sans quelques sacrifices.

[1] *Chronique Sociale*, nov. 1936 : « Français, S. O. S. »

6. — Puisque nous parlons d'action pro-familiale, signalons les enquêtes publiées par les *Dossiers de l'A. P.* [1]. Il s'agit de *l'enfance malheureuse*. Trois catégories sont distinguées : l'enfance normale incomprise dans la famille normale ; l'enfance normale dans la famille anormale ; l'enfance déficiente et anormale.

Dans la 1re catégorie, les malheureux sont, hélas ! plus nombreux qu'on ne croit. L'enfant, on ne l'a pas voulu ; « il représente l'accident, à moins que l'on ne songe à lui après quelques années de ménage pour resserrer des liens en voie de se distendre ». En ces cas, les intérêts de l'enfant sont presque toujours subordonnés à ceux des parents ; les commodités et plaisirs de ces derniers auront la primauté. Et l'enfant s'apercevra bien qu'il est gênant, qu'il n'est pas aimé. — Il y a aussi les enfants gâtés : ils sont malheureux ou condamnés à le devenir, car le besoin d'être servis, choyés, adulés, qui a été développé en eux, sera brutalement heurté par les circonstances. En d'autres foyers les parents sont vraiment dévoués, pleins de bonnes intentions, mais l'application en est maladroite : ils ne comprennent pas les aptitudes et les aspirations de leur enfant, lui imposant une carrière qui n'est pas faite pour lui, contredisant sa vocation ; ils ne comprennent pas davantage son besoin d'expansion physique ; ou bien c'est l'enfant surmené et bientôt découragé, l'enfant humilié à tout propos et qui se ferme. Et ces petits partiront pour le reste de leur vie, emportant une blessure intérieure, aigris et peut-être ratés définitivement. Que leur a-t-il manqué ? D'être compris, d'être aimés, ou seulement de se sentir aimés ! Ces faits, saisis sur le vif, soulignent la valeur de l'aide que nous pouvons apporter aux parents dans leur tâche éducatrice.

L'enquête se poursuit par l'étude de la famille anormale psychiquement ou socialement : déséquilibre nerveux des parents, travail de la mère hors du foyer, le taudis et ses promiscuités, les parents désunis, divorces suivis de remariages... L'enfant a besoin, pour son développement normal, d'une atmosphère de sécurité, de paix, de santé morale et spirituelle. Est-elle compromise, le bonheur de l'enfant l'est aussi.

A propos de l'enfance déficiente et anormale, bien souvent on rencontre des tares qu'un traitement psychologique ou médical approprié réduirait, si l'on ne tardait pas à l'appliquer. Mais on répète : « Ça s'arrangera tout seul, quand le petit grandira ! » Or en la circonstance, *le temps n'arrange jamais rien*. — Les enquêteuses regrettent pour la France « le manque d'Instituts spécialisés. » « Alors que la Belgique récupère 75 à 80 % de ses anormaux, la France qui en compte au bas mot 80.000 (c'est bien un minimum !) en soigne 2.000 seulement. »

[1] 10 et 25 octobre ; 10 décembre 1936.

Pour terminer, une remarque importante :

« S'il nous faut signaler l'ambiance souvent dangereuse du milieu familial, il ne faudrait pas en faire état pour retirer systématiquement le plus d'enfants possible à ceux qui sont, de droit divin et humain, leurs éducateurs au premier chef : les parents. Nous pensons que le vrai travail à entreprendre consiste *d'abord* à re créer la famille (nous disons, nous autres catholiques, à la rechristianiser), à lui rendre son autorité, son sens trop souvent égaré des hautes disciplines. *Le problème, s'il est médical, est avant tout un problème moral.* »

(A suivre).

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus Bibliographiques

Louis de LAUNAY. — L'Eglise et la Science. — Collection « La Vie chrétienne. » In-8 cour. de 238 p., 15 f. — Paris, Bernard Grasset.

Le nom seul de l'auteur, rapproché du titre de l'ouvrage, suffit à piquer la curiosité. M. Louis de Launay ne parle pas de la science par ouï-dire ; il est lui-même un savant connu, classé, rendu illustre par de nombreux travaux. Né à Paris en 1860, il est sorti de Polytechnique, puis de l'Ecole des Mines, en qualité d'ingénieur. Il entra comme professeur à l'Ecole des Mines en 1889, et fut reçu à l'Académie des Sciences en 1912. Il se spécialisa dans cette branche de la géologie que l'on appelle la métallogénie, c'est-à-dire la science des gîtes et de la formation des métaux dans les couches géologiques ; ses ouvrages font autorité en cette matière.

Mais sa curiosité infatigable s'étend à toutes les branches de la science. Et ce digne émule de Pierre Termier est aussi un catholique convaincu.

Son ouvrage, écrit en un style agréable et facile, intéressera tous ceux que le problème des rapports entre l'Eglise et la Science a pu angoisser. Les pages brillantes sur la science superficielle et prétentieuse y abondent. Louis de Launay raille la suffisance des primaires, la crédulité des demi-savants. Il insiste sur le caractère provisoire, changeant, incertain des hypothèses scientifiques. Il va si loin en ce sens qu'il nous semble parfois dépasser les limites nécessaires. Il défend la possibilité du miracle par des arguments qui en viendraient à supprimer tout miracle, en insinuant que le principe de *causalité*, celui de la *fixité des lois* de la nature, tout comme celui de la *simplicité* de ces lois sont de simples postulats indémontrables. S'il n'y avait un ordre de la nature, il n'y aurait pas non plus de miracles. Mais Louis de Launay a parfaitement raison de dire que cet ordre de la nature est contingent, qu'il est le résultat du libre choix du créateur, et qu'il ne peut opposer à la sagesse de ce créateur une inviolabilité telle que le miracle en soit rendu impossible.

Nous reprocherions encore au bel exposé de M. de Launay la répétition constante de cette affirmation que *la religion relève du sentiment*, ce qui la rend aussi respectable que la science qui relève de l'observation et du raisonnement. Enfin, on découvre çà et là, dans ce livre, des assertions que l'on n'acceptera pas sans discussion ; notamment les suivantes : il y aurait eu 110 conciles au cours du IVe siècle, et Tertullien aurait dit : « Après Jésus, la science est inutile ! » — Sur les 110 conciles, il aurait fallu préciser qu'il n'y eut, au IVe siècle, que deux Conciles généraux, à Nicée et Constantinople. Mais à ce compte, il y en eut autant au Ve siècle, à Ephèse et à Chalcédoine. Quant au mot de Tertullien, on aimerait à en avoir la référence exacte ! — M. de Launay, par ailleurs, n'est pas loin d'adopter l'opinion de Renan sur les sciences historiques, pauvres petites sciences conjecturales. Et là nous ne sommes pas tout à fait de son avis, car, si les détails sont flottants en histoire, les certitudes n'en sont pourtant pas absentes. Le catholique est sûr de l'existence, des miracles, de la mort et de la résurrection du Christ. Ce n'est ni par tradition routinière, ni par besoin d'âme, ni par sentiment, ni par instinct irrationnel que nous admettons la véracité des Apôtres et de leurs témoignages touchant le Christ.

Nous aimons mieux M. de Launay quand il parle de la contingence des hypothèses commodes, que nous appelons les lois de la nature. Ce n'est pas qu'il y ait lieu de douter de ces lois, mais bien des formules que nous en pouvons donner, car ces formules sont nécessairement exprimées en termes humains, donc imparfaits, sujets à révision constante, toujours relatifs à nos moyens de connaître.

En somme, ce qui se dégage de plus net de cette lecture attachante et souvent amusante, c'est que la science s'impose à la reconnaissance et à l'admiration des hommes non par ses explications qui n'excluent pas le mystère ni le conventionnel, mais *par ses fruits*, encore que certains de ceux-ci soient amers (mitrailleuses, avions de bombardement, etc.). Or, la religion ne s'impose pas moins, pour quiconque est capable d'y réfléchir, *par ses fruits* que la science ne donnera jamais : la pitié, la bonté, l'amour de Dieu et des hommes, l'espérance de l'au-delà, la confiance dans cette chose formidable que nous appelons *le salut, — l'unique nécessaire en définitive.*

Collection « Paroles de Vie », publiée sous la direction de M. le chanoine Henri Pradel, directeur de l'Ecole Massillon. — Paris, Desclée, de Brouwer.

De cette Collection précieuse, qui s'efforce de présenter, à la jeunesse surtout, sous une forme *pratique, vivante* et *prenante*, les principaux aspects de la vie chrétienne et de la vie sociale, nous allons signaler ici quelques-uns des derniers volumes parus :

Vol. III. Gaston BRILLET, Supérieur général de l'Oratoire : *La Vie intérieure de Jésus* (150 p., 5 f. ; relié, 7 f. 50). — Vol. IV. Gaston BRILLET : *Jésus parmi les hommes* (192 p., 7 f. ; relié, 10 f.). — Il s'agit de connaître la vie profonde du Sauveur et de s'en approprier les sentiments. Dans ces deux petits volumes, l'auteur cherche et trouve Jésus en le regardant vivre et en dégageant, de ses paroles et de ses œuvres, les pensées qui les imprègnent et les sentiments qui les expriment. Il applique son âme à l'âme de Jésus, l'écoute, la sent penser et vouloir et, dans une oraison qui est la mise en œuvre de toutes les énergies, il perfectionne la vision de Jésus pour resserrer et parfaire sa société avec lui. On découvre par là une parfaite harmonie entre le Christ et nous, qui nous révèle à nous-mêmes et nous porte à Celui qui unit et attire.

Vol. V. Henri PRADEL : *Le sens divin des Jours : La Semaine chrétienne* (256 p., 9 f. ; relié, 11 f.). — Dans un premier opuscule (*Le sens divin des Heures : La Journée chrétienne*, voir *Ami* 1934, p. 134 des couv.), l'auteur a montré le sens chrétien des divers moments de la journée. Ici, il souligne la précieuse variété d'intentions que nous offre la semaine. Le retour régulier des jours, loin d'endormir notre piété, doit l'exciter et la vivifier. L'Eglise elle-même, dans sa liturgie, donne des indications précieuses à ce sujet. M. Pradel s'en inspire. Dimanche est le jour de Dieu ; lundi, jour des Saints Anges, aura pour mot d'ordre : le travail ; mardi, jour des Saints Apôtres, sera consacré à la pensée de l'Eglise ; mercredi nous portera à imiter les vertus de S. Joseph ; jeudi, tout